

Yannick Jaulin

Parlanjhe première langue

L'artiste qui porte sur scène depuis trente ans la parole poitevine et saintongeaise bien au-delà des frontières régionales maintient la langue dans le sens de la vie.

Entretien **Marion Valière Loudiyi** Photo **Claude Pauquet**

 onteur, comédien, chanteur, directeur artistique de la compagnie Le Beau monde ? et créateur du Nombriil du monde, à Pougne-Hérisson, Yannick Jaulin est un artiste complet, exportateur du poitevin-saintongeais, grâce à des spectacles qu'il présente depuis une trentaine d'années en France et dans d'autres pays francophones.

L'Actualité. – La langue poitevine-saintongeaise a accompagné votre enfance. La considérez-vous comme votre langue maternelle ?

Yannick Jaulin. – Absolument ! OI est ma permère langue. Et i ai parlé l'français ben après le parlanjhe.*

Qui le parlait chez vous ?

Parents, grands-parents, toute la berouée.

À l'époque, vous voyiez ça comment ? Une chance, un atout ou plutôt une gêne, une honte...

Bah, j'en savais rien, moi ! Tout le primaire, je parlais français. Mes parents avaient arrêté de parler le patois avec nous. Ils parlaient le patois entre eux et avec mes grands-parents, mais avec nous ils parlaient français, enfin ce qu'ils pouvaient comme français, pour qu'on ne soit pas handicapé. À l'école maternelle, comme il n'y avait que des fils de paysans, tout le monde parlait moitié français moitié patois, mais je n'avais pas le sentiment de honte. Je l'ai eu en arrivant en sixième. C'était une école privée où je me trouvais avec les

bourgeois de La Roche-sur-Yon. Là, j'ai bien vu qu'il y avait une différence entre eux et nous.

C'est parce que vos parents étaient déjà conscients de ça qu'ils vous parlaient français ?

Oui, bien sûr. Dans cette génération, les femmes avaient conscience que c'était un truc d'arriérés. Mais, même si elle parle un très bon français, ma mère a tout le temps gardé sa langue maternelle.

À quel moment vous vous êtes dit que vous pourriez l'utiliser dans votre vie professionnelle ?

Le déclenchement pour moi a été l'UPCP (Union pour la Culture Populaire en Poitou-Charentes et Vendée), *L'Aigail d'Aubigny*, la collecte, la prise de conscience de mon identité, mes fréquentations quotidiennes... À partir de seize ans, j'ai réutilisé ma langue au quotidien. Même dans mon premier métier d'animateur dans le Marais poitevin, i parlais rin qu'en parlanjhe dans les réunions professionnelles, avec les maires, etc. Je passais pour une espèce de zozo. Y avait une émission à Radio Picton qu'i faisais en parlanjhe aussi, et puis i faisais mon groupe de rock en patois... I étais très militant à l'époque, j'avais 24-25 ans. Je l'utilisais dans mon quotidien professionnel et intime.

Vous avez réussi, depuis une trentaine d'années, à l'utiliser dans les autres régions et dans d'autres pays francophones. Ça n'a pas dû être évident au début... Comment avez-vous réussi à



OI a pas été conceptuel ! Au début des années 1980, i me rappelle les premières fois, c'était une langue très chargée, assez dense. Je suis devenu professionnel en 1985. Et en 1986, j'ai fait une Nuit du conte à Montreuil, et i étions six conteurs : des Africains, des Maghrébins, des gens d'Amérique du Sud, et c'était moi le plus exotique de tous [il rit]. C'était formidable !

* Lors de cet entretien, l'artiste a utilisé spontanément quelques expressions et locutions poitevines.

Et, très rapidement, j'ai trouvé une espèce de mesure de patois pour l'export, en faisant des traductions simultanées. I ai jamais dérogé : dans chacun de mes spectacles, i ai mis du patois. Dans le dernier *Le Dodo*, il y a même une partie plus patoisante, avec une traduction du *Sermon sur la Montagne* en patois. I ai fait tout le temps le défi de le mêler à une langue un peu soutenue. J'utilise pas mal de mots, de vocabulaire, mais les gens ne s'en rendent à peine compte. Maintenant, certains me disent qu'ils aimaient mieux avant, quand je parlais plus en patois, mais en fait, en réécoutant mes anciens spectacles, je me suis rendu compte que je forçais surtout l'accent. Au niveau du vocabulaire, il n'y en avait pas plus. Les gens aiment les stéréotypes, les caricatures : un conteur patoisant, qui met une casquette et qui prend l'accent, sans aucun vocabulaire et aucune langue défendue... Dans mes histoires parfois complexes, les gens s'en foutent s'il y a du vocabulaire un peu tendu, i n'entendent même pas. Il y a plus de vocabulaire dans mes textes de maintenant, sauf que c'est plus intégré dans le français.

Vous avez donc fait évoluer la manière de parler au fur et à mesure de vos spectacles...

Exactement. Mais pour moi, ol est toujours une source d'inspiration formidable, parce qu'on ne dit pas les mêmes choses. Forcément, y a dau vocabulaire absolument extraordinaire. Je fais dans *Ouest-France*, tous les quinze jours, une chronique sur l'actualité, dans laquelle je glisse la langue, sans traduction. Mais pris dans le contexte les gens comprennent. Moi, o me plaît énormément de faire ça. C'est une manière de maintenir la langue dans le sens de la vie. Je n'ai pas envie de m'illusionner, de jouer les «salafistes» du poitevin en faisant croire qu'on (re)viendra à une langue artificielle fabriquée par des intellos pour des intellos.

Si conter en poitevin a été bien accueilli par les spectateurs, vos expériences de rock en langue régionale n'ont pas été aussi diffusées. Un genre qui s'adapte mal à une langue régionale ?

Je pense surtout que c'était du mauvais rock ! Je ne suis pas un grand chanteur de rock et je n'ai pas trouvé la formule qui va bien. Dans les langues minoritaires, il y en a qui y arrivent, mais il faut que la musique soit bonne. Je trouve que c'est une langue qui sonne bien, mais le projet musical n'était pas à la hauteur.

Direz-vous que conter en poitevin vous a plus ouvert ou fermé des portes pour développer votre carrière ? Pour être comédien plus que conteur...

Je pense les deux. L'exotisme à un moment donné a joué en ma faveur, sans doute, au niveau du public, mais comme dit Gaston Miron, un poète québécois : «À talent égal, un poète dans une langue minoritaire

n'aura jamais la reconnaissance d'un homme dans une langue majoritaire.» Moi, les gens sont venus m'écouter, même ailleurs en France, pour l'exotisme, pour le côté paysan, en référence au passé, mais jamais en écoutant la modernité des histoires à l'intérieur. Ça m'a amené du public, ça a entraîné une bienveillance, mais ça ne m'a pas procuré un respect artistique. Au début, on disait qu'est-ce qu'il est bon sur scène, mais personne n'avait envie d'aider parce que ce n'était pas de la vraie culture, mais un truc un peu populo. Un amuseur, un mec qui fait rire, sympa, doué, mais pas du texte contemporain, alors que je pense que je fais du théâtre contemporain. C'est ce que je racontais dans *Le Dodo*.



Pensez-vous qu'il soit plus facile ou plus difficile aujourd'hui de conter en poitevin ?

Je ne sais pas. Il me semble que plus les langues disparaissent, plus elles deviennent précieuses. Moi, j'étais encore un «locuteur maternel», j'étais la dernière génération qui pourra dire «c'était ma langue maternelle». Après, quelqu'un qui utilisera le patois sera dans la nostalgie.

Je continue de tourner partout. J'ai une chance formidable. Quand j'ai commencé en juillet 1984, je me suis mis à mi-temps, en me disant que j'essaie pour six mois. Et voilà : trente ans après, je suis toujours là.

Vous imaginez durer autant ?

Ah non ! Je ne savais même pas que ça existait comme métier, je ne savais pas qu'on pouvait en vivre, vous imaginez ! [il rit] ■